

Atelier d'écriture
« Ecrire le territoire »

Texte 1 (sur les jardins familiaux de Versailles) :

Les Pommes d'Or

La nuit était chaude, comme toutes les nuits l'étaient à ces latitudes si éloignées du pôle et des souterrains, d'où Aÿralya venait. Pourtant, elle gardait ses gants, ne voulant pas gaspiller son Don sur de fausses pistes. Ses yeux scrutaient le paysage, sans que l'obscurité ne la dérange, à la recherche de... *oui, c'était ça !* Elle s'arrêta devant un pan de mur lézardé, ôta un gant, et posa sa main sur la pierre. Le soleil se leva, éclairant un ciel bleu et sans nuage. Il faisait frais, c'était le mois d'août. Le muret était fraîchement repeint, le portail d'entrée ne manquait plus, il était même verrouillé. Les visiteurs non accompagnés n'étaient pas les bienvenus. Peu importe, ce qui comptait c'était la petite plaque, qui annonçait fièrement : « Jardins remarquables ». Elle était au bon endroit. Elle retira prestement sa main. Immédiatement, la chaude nuit de février revint. Le portail s'évapora, le mur tomba en ruine. Elle remit son gant et, avant de s'avancer sous l'arche, sortit de sa poche son carnet et son crayon. Elle ne pouvait compter sur sa seule mémoire, et ne pouvait se permettre de gaspiller son Don sur des choses déjà vues. Le cadran de sa montre indiquait minuit moins une – comme toujours depuis le début de sa quête. Mais, elle le savait, les millisecondes s'égrenaient, et plus elle utilisait ses pouvoirs, plus l'heure fatidique se rapprochait. Quelle ironie, que le sort de l'humanité entière dépende d'un pouvoir qui pouvait tout aussi bien les sauver tous ou les anéantir enfin complètement !

Elle ouvrit son carnet à la dernière entrée.

Je suis arrivée dans l'ancienne ville. L'odeur est nauséabonde. Je sens qu'il y a bien plus d'histoires et de richesses que cela cachées par ici, mais il va falloir creuser, sous des mètres et des mètres de capitalisme écocide. Un nom m'est apparu : « Versailles ». Je suis sur la bonne voie.

J'ai traversé une forêt et le groupe de maisons qui lui étaient accolées. Pourquoi la chanson « Le Sud » de Nino Ferrer me trotte-t-elle dans la tête ? On est bien loin de la Provence, pourtant ! Peu importe ! Il ne reste plus qu'à trouver le « Jardin familial ».

Trouvé.

Aÿralya jeta un regard autour d'elle. Par où commencer, dans ce champ de ruines ? Autour du terrain, on reconnaissait les squelettes de bâtiments des années 1960. Des HML, si elle se rappelait correctement les contes de sa grand-mère, passés de générations en générations, depuis que l'humanité – ce qu'il en restait, en tous cas – s'était réfugiée sous terre. Tout autour d'elle les ronces et les hautes herbes s'entremêlaient, s'agrippant parfois à des pans de murs, et autres débris de béton. Dans cet océan de vert et de noir, on distinguait de petites touches de bleu. La végétation avait survécu, bien mieux que l'être humain, à l'apocalypse nucléaire, mais, comme lui, elle avait changé, muté, évolué. Même Aÿralya, une Chercheuse accomplie, ne pouvait toucher, de ses mains nues, ces fleurs si bleues et si délicates sans être assaillie de visions si terribles qu'elle en perdrait la raison. Elle se fraya un chemin à travers les herbes, cherchant du pied le vestige d'un passage. Oui, il y avait bien eu, à une époque lointaine, des dalles ! Ses vêtements – savant mélange de résistance et d'élégance, arrangé par sa grand-mère, qui refusait que sa petite-fille parte sauver l'humanité habillée comme un guignol (c'étaient ses mots) – s'accrochaient à la végétation, rendant sa progression peu aisée, mais Aÿralya répugnait à sortir sa lame et se frayer, si violemment, un chemin. Elle était là pour sauver, par pour mutiler encore, comme ses ancêtres avaient fait avant elle.

Elle suivit les empreintes fantômes jusqu'à un amas de bois et de tôles. Une ancienne cabane de jardinage probablement... Elle ôta son gant – un gant noir et délicatement brodé, qui lui venait de la première de sa famille à avoir le Don – et posa la main sur le bois, avec une expiration lente et contrôlée. Il fallait laisser les visions venir, il fallait avoir l'esprit vide pour ne pas interférer avec le processus, mais il fallait aussi être suffisamment concentré et ferme, pour ne pas être assailli par des visions du « Déluge de feu », qui avaient déjà eu raison de l'esprit de plus d'un Chercheur. L'exercice était délicat, et complexe, mais tellement gratifiant !

Une odeur de pourriture emplit les narines d'Aÿralya, des cris et des explosions ses oreilles, un goût de terre et de sang sa bouche, alors qu'un frisson glacé lui parcourut la peau. Non ! Non ! Comment-était-ce possible ? Elle n'avait jamais plongé au cœur de l'enfer nucléaire ! Elle... Elle devait sortir de là ! Mais, bientôt, les battements de son cœur ralentirent, et son esprit s'apaisa. Une odeur plus douce et printanière l'accueillit. Au loin, on entendait des chants d'oiseaux. Elle ouvrit les yeux, et battit plusieurs fois des paupières. Malgré son entraînement, il lui fallut quelques instants pour reconnaître le lieu, tant il était différent : pas de friche, pas

de radioactivité, pas de bâtiments aux alentours, pas de chemin dallé, des cabanons qui ne pouvaient être ceux dont les vestiges restaient encore plusieurs siècles après... Mais c'était bien le même endroit, en plus grand, moins urbain, et bien plus cultivé. Certaines parcelles, cependant, étaient recouvertes de draps noirs. Etrange... Des jardiniers s'affairaient dans les autres carrés. Aÿralya les observa, les yeux plissés. Ils ne pouvaient la voir, et, elle-même, ne pouvait s'approcher, ne pouvait se décrocher de son ancre, au risque de se perdre dans le Temps. Hommes comme femmes, les visages étaient marqués, les corps amaigris. Quand était-on ? Un jardinier passa juste à côté d'Aÿralya, qui en profita pour l'observer plus en détails. Il boitait, et, malgré le foulard qu'il portait sur le visage, elle put voir qu'il lui manquait une partie de mâchoire inférieure. Un frisson la traversa. Tous les contes de sa grand-mère n'étaient pas plaisants. A vrai dire, la plupart était assez horrifique, mais, dans son métier, avec son Don, connaître de telles histoires s'avérait souvent très utile. Aÿralya raffermi sa prise sur son ancre et se concentra. Il y avait toujours plus à découvrir, plus à voir. Des paroles s'immiscèrent dans son esprit, d'abord hachées et incompréhensibles, puis de plus en plus claires : *Leclerc Charles, soldat, tué à Caudun (Oise) le 2 mai 1919 ; Malcherbe George, soldat, tué à Bouchavenes (Somme), le 14 Sept 1916 ; Péau Henri, soldat, tué à St Hilaire le Grand Marne, le 13 Oct 1915 ; Sardet Antoine, tué le 25 juillet 1918 près de Reims ; Chapelain Louis, soldat, tué à la Target, le 17 mai 1915. Ne sont pas cités les mutilés, comme le « Maréchal avec une jambe de cuir » ni les gueules-cassées...qui seront pourtant nombreux.*¹ Les mots, Aÿralya le savait – ça faisait partie de son Don – ne venaient pas de la même époque mais en parlait. Les dates qui s'étaient glissées dans son esprit confirmaient son intuition : elle était juste après ce qui s'appelait alors la « Première Guerre Mondiale ».

Derrière elle, le soldat à la mâchoire abimée grattait la terre.

« C'est bêta comme tout, mais ça me fait du bien, mon p'tit Isidore, de cultiver ta parcelle. Ça fait du bien de toucher de la terre qui ne vous éclate pas au visage, de la terre sur laquelle il pousse autre chose que des barbelés... Et puis, ça te garde un peu là, Isidore... » soupira-t-il, le visage tourné vers le cabanon de fortune.

Il semblait attendre une réponse, il semblait voir quelque chose. Le don d'Aÿralya ne lui permettait pas de voir les fantômes, mais certains étaient si faciles à deviner... Une larme coula sur sa joue.

Elle serra plus encore le bout de bois qui l'ancrait à sa réalité.

¹ Pierre Desnos, *Les Jardins familiaux de Versailles. 1901-2023*, Versailles, Association des Jardins familiaux de Versailles et des communes environnantes, 2023, p.80.

« Comment s'appelle-t-il ? Comment s'appellent-ils tous ? » ne put elle s'empêcher de lâcher.

Le vent – un vent qu'elle seule pouvait entendre, celui de l'Histoire – siffla à ses oreilles, désagréable et froid. Elle répéta sa question. La bourrasque redoubla d'intensité. Il y avait des noms perdus dans l'Histoire que même son Don ne pouvait sauver. Tant pis ! Elle regarda le soldat qui cultivait la parcelle d'Isidore – Isidore Beaudoin, soldat, tué à Nieuport (Belgique) [si loin de son petit lopin de terre], le 10 novembre 1915².

« Tu t'appelleras Oÿron, comme mon arrière-arrière-grand-père ! Et toi, là bas, qui boite sur ta jambe de bois, Legolas, comme l'archer des histoires pour dormir, celles qui ne font pas peur, de grand-mère ! Et toi... »

Aÿralya continua de nommer tous les jardiniers et jardinières qu'elle voyait. Les noms qu'elle donnait n'étaient sûrement pas ceux que ces braves hommes et femmes avaient portés, mais peu importe. Ça apaisait un peu la rage qu'elle ressentait au creux du ventre. Ce ne fut que lorsqu'elle eut fini qu'elle détacha sa main de son ancre, et retourna, dans une respiration contrôlée, au milieu du jardin en ruines. Elle remit son gant. Ses doigts étaient transis. Elle avait été imprudente, à rester aussi longtemps dans une vision. Et, avec tout ça, elle n'avait même pas cherché de traces de la Fée Sans Age... (Les Fées n'aimaient pas le terme « Hespéride », comme la Chercheuse l'avait douloureusement découvert au tout début de sa quête.) Aÿralya soupira. Son cœur était ce qui faisait d'elle une Chercheuse exceptionnelle, mais c'était aussi ce qui risquait, à chaque fois, à chaque utilisation de son Don, de la perdre. Mais il y avait des visions, comme celle là, qui la révoltait, et qui lui donnait envie de lâcher prise, de laisser le monde sombrer, une bonne fois pour toute. Les humains n'étaient que des parasites particulièrement tenaces, qui refusaient de mourir alors que leur temps était, depuis longtemps, révolu. A quoi bon s'acharner ? Ces siècles passés sous terre avaient-ils vraiment pu changer leur nature profonde ?

Aÿralya plongea la main dans son sac, et en retira la dernière Pomme d'Or qu'elle avait recueillie, à plusieurs dizaines de kilomètres de là où elle se trouvait à présent. La Pomme était ronde et dorée, lourde et tiède, comme on pouvait s'y attendre, mais chaque Pomme avait aussi sa particularité. Celle-là était gravée, sur toute sa surface, de mots et de phrases, dans une écriture petite et serrée, et qui changeaient à l'infini une fois lus. Il fallait faire attention à ne pas se laisser happer et hypnotiser par la poésie. Aÿralya se donna dix secondes et pas une de plus pour lire les nouvelles inscriptions qui dansaient sur l'or : « *La Vallée-aux-Loups, près*

² *Ibid.*

d'Aulnay, ce 4 octobre 1811. Il y a quatre ans qu'à mon retour de la Terre-Sainte, j'achetai près du hameau d'Aulnay, dans le voisinage de Sceaux et de Châtenay, une maison de jardinier, cachée parmi des collines couvertes de bois. »³

Les Pommes d'Or des Hespérides étaient des reliques puissantes mais dangereuses. Il fallait les réunir toutes – les légendes disaient qu'il y en avait 420 000, mais personne ne savait vraiment si cela était juste – pour rendre, de nouveau, la surface de la Terre habitable pour tous et pas seulement pour ceux qui avaient des Dons. (Et encore, même ceux qui avaient des Dons ne faisaient que survivre, et non vivre !) Il fallait réunir toutes les Pommes d'Or, avant que les lambeaux d'humanité qui subsistaient encore, dans les sous-sols de la Terre et aux pôles, ne disparaissent à jamais.

Aÿralya laissa la tiédeur de la Pomme la réchauffer, corps et âme. Il fallait continuer. Malgré son Don, elle faisait partie de l'humanité. Elle avait, elle aussi, cette ténacité qui, pour le meilleur comme pour le pire, poussait les humains à s'accrocher.

Reposant la Pomme dans son sac, elle se remit à arpenter les parcelles. Ses pas la guidèrent vers le mur d'enceinte, sur lequel elle posa sa main nue.

Immédiatement, elle se retrouva projetée au milieu d'une foule de jardiniers, poings en l'air, face à une armée de pelleteuses et autres instruments de chantier. La vision était un peu floue sur les bords. Cela arrivait parfois. L'Histoire aussi était faite de rêves et de légendes. C'était même parfois là, dans ces rêves et ces légendes, noires ou dorées, qu'on trouvait ce qu'il y avait de plus important – aux yeux d'une Chercheuse, en tous cas. Les récriminations des jardiniers formaient un brouhaha incompréhensible aux oreilles d'Aÿralya, jusqu'à ce qu'une femme à la large stature s'avance d'un pas ferme. Essuyant ses mains pleines de terre sur un tablier à fleur, elle se mit à...chanter ?

« De grâce, de grâce

Monsieur le promoteur

De grâce, de grâce, Monsieur le promoteur,

Ne coupez pas mes fleurs »⁴

Elle avait une belle voix, forte et puissante, qui fit reculer celui qui semblait être le maître des travaux, et, bientôt, tous les jardiniers et jardinières se mirent à chanter à plein poumon. Prise par l'élan de la foule, Aÿralya se joignit, elle aussi, à la chorale.

³ Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, Livre premier, dans *Mémoires d'outre-tombe. Anthologie*, Paris, Le Livre de Poche, 2000, p.49.

⁴ « Un petit jardin » (extraits) écrit et composé par Jacques Lanzmann et Jacques Dutronc, et cité dans Pierre Desnos, *op. cit.*, p.115.

« C'était un petit jardin
Qui sentait bon le Métropolitain
Qui sentait bon le bassin parisien
C'était- »⁵

Ses poils, soudain, se dressèrent sur sa nuque et elle vit une femme la regarder droit dans les yeux. C'était impossible ! A moins que... La femme s'éloigna du groupe d'un pas chaloupé. Elle était comme baignée dans une lueur bleuté. Une Fée Sans Age ! C'était une Fée Sans Age ! Résistant à l'élan qui lui intimait de lui courir après – Aÿralya ne voulait pas finir perdue dans le Temps – la Chercheuse l'observa. Tous ses faits et gestes pouvaient être un indice ! La Fée se glissa jusqu'à un petit muret, avant de disparaître. Aÿralya se dégagea de sa vision. De retour dans le présent, il lui fallu quelques instants pour se repérer dans les ruines, et retrouver les vestiges du muret. Elle posa sa main dessus et respira.

Cette fois, les outils de chantier n'étaient plus à la grille mais bel et bien dans le jardin. Le promoteur avait-il gagné ? Aÿralya se concentra, tentant d'attraper quelques bribes de conversation, quelques murmures de l'Histoire, alors qu'on amenait une immense cuve de métal estampillée VIACON A1 dans un orange vif⁶. L'allée principale était ouverte sur plusieurs mètres de profondeur, laissant apparaître des canalisations flambantes neuves. Le promoteur n'avait pas gagné, il s'agissait simplement, des années plus tard, de travaux d'amélioration de l'irrigation, pour se rapprocher d'un modèle entièrement autonome et écologique ! Les voix qu'Aÿralya percevait, cependant, n'étaient pas toutes heureuses de ces changements. Ça bouleversait le quotidien, ça dérangeait les habitudes, ça faisait du bruit et de l'agitation, et, une fois l'installation mise en place, ça ajouterait des contraintes... L'image se brouilla un instant. Aÿralya sentit le temps accélérer, mais elle ne lâcha pas prise. Il lui fallait encore retrouver la Fée Sans Age ! Les crispations⁷ étaient encore là, lorsque l'image se stabilisa de nouveau, mais la Chercheuse les sentit s'envoler alors que s'élevait une mélodie entraînante, qui lui rappelait d'autres jardins, si loin dans le temps et l'espace. Aÿralya jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Vêtu d'une chemise blanche et d'une cravate pour l'occasion, Bruno – l'Histoire avait soufflé ce nom à l'oreille d'Aÿralya – avait sauté, les deux pieds joints dans sa nouvelle cuve d'eau, et, saxophone au bec, avait décidé de baptiser⁸ la nouvelle installation sur un joyeux air de jazz. Bientôt, une femme prit son mari par la main et ils commencèrent à danser, suivis par

⁵ *Ibid.*

⁶ Pierre Desnos, *op. cit.*, p.185

⁷ « Si les travaux de modernisation ont crispé certains jardiniers [...] », Pierre Desnos, *op. cit.*, p.186.

⁸ « Bruno baptise avec poésie la nouvelle installation. », légende de la photographie ayant servi d'inspiration à ce paragraphe, Pierre Desnos, *op. cit.*, p.186.

un autre couple, puis par deux voisins, et, bientôt, tous les jardiniers dansaient, alors que les quelques enfants présents sautaient gaiement dans les cuves neuves. Aÿralya elle-même ne put retenir un rire, se balançant d'avant en arrière au rythme de la musique, sans lâcher son ancre. La tentation de se perdre dans le Temps était toujours là, dans un coin de son esprit, mais elle avait appris à l'ignorer. L'Histoire savait charmer, savait hypnotiser, savait prendre au piège, pourtant... Sondant la foule du regard, Aÿralya repéra la Fée. Avec un sourire cryptique, la femme disparut, ne laissant à sa place qu'une étincelle d'un bleu intense et rayonnant qui virevoltait dans les airs, faisant éclore des fleurs de la même couleur sur son passage.

« Hé ! C'est pas du jeu ! »

Aÿralya sortit de sa vision et s'élança dans la direction qu'avait pris la Fée – se laissant guider par les amas de bluets radioactifs, qui ne pouvaient être qu'un indice – sans même prendre la peine de remettre son gant. Quelle erreur de sa part ! Des visions et des sensations, sans début ni fin, commencèrent à l'assaillir. *C'était une perle rare. Il est mort en 1990 de maladie. J'ai repris le jardin avec mon frère aîné, j'avais⁹ Je suis entré dans les jardins en 2008. J'étais en période de dépression suite¹⁰ -En tant que personne en fauteuil roulant¹¹ -j'y passais des journées entières, c'était devenu mon oasis¹² Un éclat bleu traversa les mots et les images. Aÿralya le suivit, avant qu'une nouvelle vision, fulgurante et incontrôlée, ne la fasse dévier de sa course. On dirait qu'elle est au mirador ! Des fois, y a du vandalisme !¹³ -D'une manière générale, la discipline qui règne dans ces jardins ne me plaît pas car¹⁴ La notation se faisait toujours par les mêmes, dont le gardien, et comme ils buvaient ensemble...¹⁵ Les visions venaient de temps et de personnes bien différentes, seulement liées par le jardin, et elles se mêlaient les unes aux autres, dans un capharnaüm qui menaçait de faire exploser le crâne d'Aÿralya. Elle devait se concentrer, reprendre la maîtrise de son Don et attraper la Fée ! Pour nous, le jardin, c'est bien sûr la nourriture de qualité mais aussi l'agrément, on aime que ce soit beau. C'est pour¹⁶ -je fais comme tout le monde, je bêche morceau par morceau. J'ai vu que¹⁷ Vous avez fait des choux ? Ben oui évidemment, en bonne fille auvergnate, je faisais des choux. Mais je faisais aussi des haricots et des tomates.¹⁸ Et là, vous allez chez le marchand de*

⁹ Témoignage de Chantal, Pierre Desnos, *op. cit.*, p.121

¹⁰ Témoignage de Delfim, Pierre Desnos, *op. cit.*, p.187

¹¹ Témoignage de Fabrice, Pierre Desnos, *op. cit.*, p.193

¹² Témoignage de Teresa, Pierre Desnos, *op. cit.*, p.169

¹³ Intervention d'Yvonne Marcel, Pierre Desnos, *op. cit.*, p.130

¹⁴ Témoignage de Teresa, Pierre Desnos, *op. cit.*, p.170

¹⁵ Témoignage de Chantal, Pierre Desnos, *op. cit.*, p.121

¹⁶ Témoignage de Jean-Claude, Pierre Desnos, *op. cit.*, p.123

¹⁷ Témoignage d'Andrée, Pierre Desnos, *op. cit.*, p.130

¹⁸ Témoignage d'Andrée, Pierre Desnos, *op. cit.*, p.129

légumes... Bien sûr, pour savoir les prix !¹⁹ Là ! Un éclat bleu, à côté de la tirelire d'Andrée, qu' Aÿralya apercevait entre deux douloureux flashes ! Mais, de nouveau, une nouvelle vision s'imposa à elle, puis une autre et encore une autre, trop rapides pour qu'elle puisse s'accrocher à l'une d'elles. L'association vivait très repliée sur elle-même, et moi je-²⁰ Je suis né au nord du Portugal dans une grande ville, je savais bien que les légumes venaient de la terre mais pas plus. J'ai-²¹ -il y a des règles, mais qui permettent de vivre ensemble convenablement.²² -Cela me convient bien car moi aussi je suis plutôt atypique [rire].²³ Il y eut un nouvel éclat bleu et un rire, qui, cette fois, ne venait pas des visions, mais de la Fée ! Aÿralya laissa échapper un cri de rage et continua d'avancer. Elle n'avait pas fait tout ce chemin pour rien ! -j'essaie de faire un autre type de culture, je ne martyrise pas la terre, je laisse plus la nature s'exprimer-²⁴ - j'avais un voisin, Christian, qui m'a beaucoup aidé-²⁵ Je vais chercher à cultiver écologique en me rapprochant le plus possible des principes de la permaculture²⁶ -mentalement ça m'a fait du bien-²⁷ La tarte aux figues...de Safia.²⁸-le jardinage et le bricolage m'ont redonné confiance en moi-²⁹ La peau de banane est un excellent fertilisant pour les tomates³⁰ Quelques années avant de prendre ma retraite-³¹ L'ail planté autour d'arbres fruitiers³². Pour lutter contre les pucerons-³³. Aÿralya sentit du sang couler de son nez. Avec l'énergie du désespoir, elle se raccrocha à la dernière voix. Une voix grave, âgée, passionnée, enthousiaste. Une voix qui avait les inflexions de l'historien. Ça aidait. Le sifflement du vent s'assourdit. Avait-elle réussi à se reprendre, ou la pression des visions avait-elle fait exploser ses tympan ? La douleur qui traversait son corps un instant plutôt commença à décroître, et, soudain, Aÿralya se retrouva allongée sur une dalle blanche, à côté d'un panneau qui indiquait « Allée du Muguet ». Dans sa main, un...stylo ? Qu'importe, il ne lui fallait surtout pas le lâcher. Sa tête était douloureuse, ses côtes également. Son nez ne saignait plus mais tout le bas de son visage et ses habits étaient maculés de rouge poisseux. Du bruit attira son attention. Un groupe de jeunes adultes suivait

¹⁹ Témoignage d'Andrée, Pierre Desnos, *op. cit.*, p.132

²⁰ Témoignage de Marcel, Pierre Desnos, *op. cit.*, p.137

²¹ Témoignage de Delfim, Pierre Desnos, *op. cit.*, p.187

²² Témoignage de Fabrice, Pierre Desnos, *op. cit.*, p.196

²³ Témoignage de Teresa, Pierre Desnos, *op. cit.*, p.170

²⁴ Témoignage de Teresa, Pierre Desnos, *op. cit.*, p.169

²⁵ Témoignage de Delfim, Pierre Desnos, *op. cit.*, p.187

²⁶ Citation d'Hervé, Pierre Desnos, *op. cit.*, p.198

²⁷ Témoignage de Delfim, Pierre Desnos, *op. cit.*, p.189

²⁸ Pierre Desnos, *op. cit.*, p.208

²⁹ Témoignage de Delfim, Pierre Desnos, *op. cit.*, p.189

³⁰ Pierre Desnos, *op. cit.*, p.202

³¹ Témoignage d'Yvonne, Pierre Desnos, *op. cit.*, p.209

³² Pierre Desnos, *op. cit.*, p.203

³³ Pierre Desnos, *op. cit.*, p.204

leur guide, un homme bien plus âgé, mais qui avait l'énergie de la jeunesse dans ses pas, et un béret vissé sur la tête.

« Un jardin, c'est comme un animal de compagnie ! Il faut s'en occuper, et il y a des règles pour cela ! Tous les jardins se doivent d'être des jardins mixtes, la monoculture est strictement interdite et toutes les parcelles doivent allier fonctions nourricières et fonctions d'agrément ! Certains nouveaux résidents ont un peu de mal avec cela, c'est entre autres pour ça que nous avons un système de notation et de récompense, mais, de façon générale, tout se passe très bien ! Les gens sont contents ! Teresa nous dit parfois que ça fait un peu goulag – et elle sait de quoi elle parle, elle est polonaise – mais elle le dit toujours en riant ! Et puis, on aménage un peu les règles parfois. Par exemple, il ne devrait pas y avoir plus de deux arbres par parcelles, mais regardez là, il y en a quatre ! Mais chut, il ne faut pas le dire trop fort ! »

La voix ! C'était la voix de ses dernières visions, dans la tempête de tout à l'heure ! Elle avait réussi. Elle tendit la main, mais la terre se retourna sur elle-même, lui collant une soudaine nausée. Toujours accrochée à son crayon, Aÿralya se retrouva dans une parcelle à la forme atypique, adossée au mur d'enceinte. Une des jardinières – Teresa, à en croire son accent polonais – parlait au groupe de jeunes.

« Le jardin en un mot, mmh... Sacrée question que vous me posez là !

– Ou en deux mots, si vous préférez !

– Mmh... Santé et liberté ! »

Autour d'elle, dansait un éclat bleu. Aÿralya tenta d'attraper, enfin, la Fée mais la terre bascula de nouveau. La Chercheuse s'accrocha de toutes ses forces. Son Don n'y était pour rien, cette fois. C'était l'épreuve finale, imposée par la Fée. Les Pommes ne s'obtenaient jamais de la même façon, mais, d'une manière ou d'une autre, il y avait toujours une épreuve.

Un homme au teint hâlé se tenait, tout sourire, au dessus de sa parcelle creusée de longues tranchées.

« Mon histoire... Oh, rien de très intéressant, vous savez... Je viens du Laos, j'ai une parcelle au jardin depuis sept ans et c'est ici que j'ai appris à aimer le jardinage ! Le jardin nous nourrit, moi et ma famille, et j'essaie aussi de faire pousser des cultures de mon pays d'origine ! On ne les voit pas encore, c'est trop tôt dans la saison, mais il y en a, là dessous ! »

En plus de l'accent laotien, on entendait le chant du stylo contre le papier derrière les mots. Un souvenir, un puzzle de notes, prises hâtivement, les doigts gourds, entre deux averses. Le grand sourire de Boune, qui avait accompagné chaque syllabe de son discours, cependant, n'était pas déformé par la mémoire. Aÿralya ne put que sourire en retour. Un rayon de soleil tombait entre deux nuages, la réchauffant agréablement. Mais elle ne pouvait pas se laisser

piéger par le Temps. La Fée se tenait juste là, à portée de main, et, cette fois, elle ne semblait pas vouloir s'enfuir. Aÿralya pourtant, ne tendit pas le bras. Son nez ne s'était pas encore remis à saigner, elle pouvait tenir encore un peu, elle pouvait en apprendre encore un peu. Elle *voulait* en apprendre encore un peu, sur cet étrange lieu ! La terre bascula. Le petit groupe se pressait contre un cabanon où Teresa et Arlette prenaient le thé.

« Oh, si on avait su qu'on aurait de la visite, on aurait pris des tasses ! Quand même ! Oh, qu'est-ce que je peux vous raconter sur le jardin ? Il y a tellement de choses... Vous voyez l'hortensia là-bas ? »

Les têtes se tournèrent, le vent souffla aux oreilles d'Aÿralya, l'empêchant d'entendre le début du récit.

« Et c'était son...son papi-de-cœur, et il l'avait planté pour elle, et quand il est parti, sa petite-fille-de-cœur l'a repris !

– Parti ? » interrogea une voix dans le groupe.

Arlette montra le ciel, les yeux un peu humides. Ah, ce « parti » là... Un liquide chaud et ferreux s'immisça entre les lèvres d'Aÿralya. Elle laissa échapper un râle. Elle aussi finirait par partir comme le vieux jardinier à l'hortensia, si elle ne retrouvait pas la Fée !

« Pourquoi... Ces visiteurs, ce ne sont pas des jardiniers ! Pourquoi sont-ils là ? » marmonna-t-elle.

La sensation de chute prit de nouveau Aÿralya aux tripes, mais, cette fois, elle était toujours devant le cabanon d'Arlette.

« C'est quoi exactement, votre projet ? demandait la vieille femme.

– Un de nos cours est un atelier d'écriture, dans lequel nous allons devoir écrire sur les jardins ! La forme est très libre, mais notre inspiration doit venir des Jardins familiaux, de leur Histoire, de leurs histoires et de tous les jardiniers et jardinières rencontrés ! On- »

Une quinte de toux sanguinolente secoua Aÿralya. Elle n'avait plus le temps. Tendait la main, elle attrapa l'éclat bleuté dans sa paume – ou, plus exactement, l'éclat bleuté vint se poser dans sa paume tendue. La vision se brisa, Aÿralya se retrouva dans le présent, à genoux dans les ronces, tremblante, le visage ensanglanté, une sueur glacée collant à sa peau. Lentement, elle remit son gant, avant de se tamponner le visage d'un mouchoir propre. (Merci grand-mère, tu penses vraiment à tout !) Au dessus d'elle, la surplombant de toute sa hauteur et de toute sa puissance, se tenait la Fée. La Fée avait, un jour, dans un corps mortel, cultivé ses terres comme n'importe quel jardinier des Jardins Familiaux de Versailles. Aujourd'hui, elle les défendait. Elle était leur dernier rempart contre l'anéantissement total.

« Pourquoi devrais-je te donner la Pomme, Chercheuse ? »

Aÿralya dévisagea la Fée. Elle lui semblait vaguement familière. Peut-être était-ce parce qu'elle ressemblait un peu à sa grand-mère...

« Pourquoi ces Jardins sont-ils dignes d'abriter une Pomme ? » reprit la Fée, impatiente.

Aÿralya se massa les tempes, encore sous le choc des visions qui avaient bien failli la tuer.

« Tu n'as le droit qu'à une seule et unique réponse ! »

Aÿralya déglutit. *Une seule chance, une seule chance...* Elle fronça les sourcils, tentant de se rappeler de toutes les visions, de chaque détail, de chaque impression. Inconsciemment, elle tendit la main vers son carnet, mais un coup de bâton sec lui fit rétracter son bras, avec un « aïe » indigné.

« Sers-toi un peu de ta tête ! »

Très bien, très bien... Ce jardin, qu'avait-il de particulier ? Qu'avait-il de rare et précieux ? Qu'avait-il de différent et d'extraordinaire ? Quelle facette du monde nouveau que les Pommes pourraient, peut-être, ressusciter, ce jardin condensait-il et sublimait-il ? Qu'est-ce que l'humanité pouvait-elle apprendre de ce Jardin, pour ne pas répéter les erreurs du passé ?

« C'est... C'est une utopie ! Une utopie régulée ! » s'exclama-t-elle.

Aucun coup de bâton ne vint, c'était bon signe, mais il n'y avait aucune Pomme non plus.

« Développe ! »

Aÿralya ferma les yeux. Elle repensa aux soldats – des soldats, pas des officiers – à Boune, à Chantal, à Jean-Pierre, à Teresa...

« C'est... un jardin qui nourrit, et qui nourrit en priorité ceux qui en ont le plus besoin ! »

Elle repensa à Arlette et Teresa, Delfim, Boune et Antonio, Chantal et son père, à Antonio et ses petits-enfants, à Safia et sa tarte aux figues, à toutes les gueules-cassées oubliées, et à toutes les familles-de-cœur dont elle ne connaîtrait jamais le nom...

« C'est un jardin qui permet de conjurer la solitude et la tristesse. Il reconnecte les êtres entre eux et il les reconnecte à la terre, à l'essentiel. Il rapproche aussi des cultures et des nationalités qui ne se seraient jamais croisées autrement ! Il répare, ouvre, et cultive les esprits ! Le jardin crée des liens nouveaux et uniques, et en resserre ou en répare d'autres. Il nourrit le corps, mais aussi le cœur ! »

Elle repensa à Jean-Pierre, Fabrice, Pierre, Hervé, Mathieu, Bruno...

« Il est régit par des règles, des règles qui parfois chatouillent un peu certains, mais qui sont nécessaires ! Nécessaires pour la collectivité, nécessaires pour accorder l'utopie au monde réel, pour assurer que cette bulle de paradis n'explose pas face à la pression du monde extérieur. Elles sont nécessaires pour maintenir l'utopie, mais suffisamment souples pour ne pas transformer l'utopie en dystopie ! Elles permettent, par ailleurs, de trouver un équilibre entre

utilité et beauté des jardins, et ainsi satisfaire non seulement le corps et le cœur, mais aussi l'âme ! Et toucher, non seulement les jardiniers, mais tous ceux qui, depuis leurs fenêtres, peuvent contempler ce petit Eden ! »

Aÿralya pensa aux jeunes, stylos en main.

« C'est un jardin qui inspire aussi ... C'est une bulle, un paradis clos, mais qui, de mille et une façons, s'ouvre à l'extérieur, à l'autre, au reste de la ville, au reste des habitants, au reste du monde extérieur ! C'est une utopie fermée et régulée, mais aussi ouverte sur le monde et espace de liberté ! »

Une coccinelle passa dans les feuilles, aux pieds de la Chercheuse, qui finit :

« Et, enfin, tout se fait, bien sûr, dans le respect de la nature, et de l'environnement ! Pas de pesticides, pas de machines ! Tout se fait en respect et en accord avec la nature ! »

Aÿralya se tut, à bout de souffle, et attendit, anxieuse.

« Mouais... On va dire que c'est suffisant... »

Une Pomme étincelante tomba aux pieds d'Aÿralya.

« Merci ! Merci beaucoup ! »

La Fée leva un sourcil, peu impressionnée.

« Dépêche-toi de la prendre, je peux encore changer d'avis ! »

Aÿralya obtempéra sans demander son reste. Ramassant ses affaires, elle se redressa. Même debout, la Fée la dépassait d'une bonne tête.

« Euh... Vous êtes censée me donner un indice, non ? »

La Fée leva les yeux au ciel. (Oui, pensa Aÿralya, elle ressemble vraiment à grand-mère !).

« Les jeunes d'aujourd'hui, franchement... Tes parents auraient dû être un peu plus *ferme* avec toi ! Qu'est-ce que tu veux que je te donne comme indice, hein ? A toi de parcourir la Nature et de la Découvrir ! »

Et sur ce, la Fée disparut. Aÿralya resta un instant interdite. Sérieusement ? Les Fées étaient obligées de donner des indices, non ? La jeune Chercheuse se repassa les derniers mots de son interlocutrice. Oui, il y avait bien eu une...une... *inflexion* particulière, sur certains mots... Nature, Découvrir... *Nature et Découvertes* ! Oui, ça lui disait quelque chose ! Au moins vaguement ! Elle sortit son carnet et se dirigea vers la sortie. L'aventure était loin d'être finie !

Texte 2 (sur la Ferme Nature & Découvertes) :

Le Ballon

Il était une fois un jardin. Un ferme, plus exactement : la ferme Nature et Découvertes. Je la connais car j'habite juste en face. J'ai l'impression qu'elle a toujours été là, même si ce n'est pas le cas. Il y a des photos de moi, bébé, devant un champ en friche, là où se trouve maintenant la Ferme. Mais je n'ai pas de réels souvenirs de cette période. Pour moi, la Ferme a toujours été une constante, et désormais, plus qu'une constante, c'est une vocation. Pourquoi, me direz-vous ? Parce que quelque chose m'y est arrivé. Pour l'instant, la seule personne qui connaît cette histoire est mon petit frère. Mais aujourd'hui, alors que je m'apprête à quitter le domicile familial pour mes études, alors que je ne verrais plus, tous les matins, la Ferme depuis la fenêtre de ma chambre, l'envie soudaine de coucher cette histoire sur le papier me prend. Si des yeux autres que les miens tombent sur ces pages, je doutent qu'ils croient cette fable vraie. Et pourtant, cher lecteur, je peux te l'assurer : tout ce qui va suivre est véridique.

C'était une chaude journée d'été. Mon frère devait avoir dans les six ans, j'en avais une dizaine, et nous jouions au ballon dehors, jusqu'à ce qu'un mauvais coup de pied envoie la balle de l'autre côté du mur qui nous séparait de la Ferme. Jusque là, rien de trop étonnant. Qui n'a jamais perdu un ballon, après tout ! J'aurais pu attendre le retour de mes parents, et leur demander d'aller sonner à la porte de la Ferme. Mais mon frère et moi n'étions pas autorisés à jouer dans la rue sans supervision, et encore moins en pleine canicule. Pensant déjà à la correction que j'allais recevoir, je ramenaï, tout penaud, mon frère à la maison. Là, Minette, notre chatte écaille-de-tortue, sentant mon désarroi, sauta sur mes genoux avec un ronronnement apaisant. Comme j'avais pris l'habitude de le faire depuis que Maxime, en CM1, m'avait volé mon goûter, je lui racontais tous mes tracas. Minette écouta attentivement, puis, à la fin de mon discours, me lécha le nez, sauta de mes genoux et sortit par la chatière. Une indignation mêlée de colère me prit à la gorge. Si c'était ainsi qu'elle me traitait, je ne lui glisserai pas de friandises en douce, ce soir ! (La vétérinaire nous avait dit que Minette était un peu un surpoids et qu'il fallait réguler son alimentation. Du haut de mes dix ans, j'avais eu un peu de mal à comprendre le concept de « régime », et la voir pleurer devant sa gamelle vide me fendait le cœur, d'où les friandises données en cachette. Ce n'était, certes, pas le meilleur des comportements, avec le recul, je le reconnais, mais ne vous inquiétez pas, Minette, bien que commençant à se faire un peu âgée, va toujours très bien !) Une petite demi-heure plus tard,

cependant, notre chatte réapparut, et me mordillant doucement la main, m'entraîna vers la porte. Je jetais un coup d'œil rapide à mon frère. Il s'était endormi, il avait de l'eau à disposition, des glaces dans le congélateur, et une compresse froide déjà posée sur ses pieds. Je décidai donc de suivre Minette dehors. (Je n'étais pas un enfant très responsable, à dix ans. Plus les années passent et plus je m'en rends compte. J'aime à croire, cependant, que ces restes de l'enfance qui s'accrochaient encore à moi sont ce qui m'a permis de vivre l'aventure qui va suivre...) Minette m'entraîna jusqu'à la Ferme. A grand renfort de miaulements, elle me fit escalader le muret. La tête dépassant à peine de la palissade, j'observai l'endroit. A ma gauche, des plantations toutes différentes mais un peu plus alignées, à ma droite un espace moins organisé où serpentait un petit ruisseau, malgré la sécheresse. Mais aucune trace de notre ballon ! Minette avait sauté de l'autre côté et semblait vouloir que je la rejoigne, mais j'hésitais. (Malgré tous mes manquements et ma naïveté, j'avais, à dix ans, intégré la notion de propriété privée. Je savais que si on me retrouvait sur le terrain de la Ferme, j'aurais de gros problèmes !) Un lézard courrait sur le mur dans ma direction. Il s'arrêta juste à côté de mon oreille.

« C'est toi, l'ami de Minette, qui a perdu son ballon ? »

Je me tournai vers le lézard. Il clignait calmement des yeux.

« Huh ? »

Il inclina la tête, comme un chien intrigué, sans plus rien dire. Minette s'approcha. Je tendis la main pour tenter de protéger le lézard – Minette était usuellement friande de ce genre de petites bêtes, qu'elle déposait parfois sur le tapis du salon toute fière d'elle, malgré les cris de papa et la grimace dégoûtée de maman. Cette fois, pourtant, elle ne semblait pas d'humeur à chasser.

« Je te présente Gérard. Gérard, le lézard !

– Minette ?!, je m'exclamai, éberlué.

– Yep ! »

Et avec ça, elle frotta sa joue contre la mienne, comme si tout était normal.

« Allez, viens gamin, suis-moi, on va t'aider à le retrouver, ton ballon ! » lança Gérard, en détalant.

Et, juste comme ça – aujourd'hui encore, je ne peux exactement l'expliquer – je sautai à la suite du lézard, Minette sur mes talons.

« On va commencer par aller voir Léon, le Hérisson. Il habite au numéro 7 ! »

Je fronçai les sourcils, et tentai une hypothèse :

« Parce que le ballon aurait pu crever sur ses piquants ?

– Quoi ? Non ! Parce que Léon est notre chef de la sécurité !

– Votre quoi ?

– Il est un peu bête, ton copain, Minette... »

A cela, ma chatte souffla et siffla. Immédiatement, Gérard me présenta ses excuses, que j'acceptai machinalement. J'étais en train de discuter avec un lézard ! Un lézard appelé Gérard !

Longeant le petit ruisseau, vers l'ouest, nous arrivâmes bientôt au coin de la parcelle, au numéro 7. Là, Minette s'allongea dans un coin d'ombre et Gérard disparut dans les fourrés. Je restais debout, me balançant d'un pied sur l'autre. Cette partie de la Ferme était moins...rangée. C'est en tous cas ainsi que, du haut de mes dix ans, j'analysais la chose. Je sais aujourd'hui que cet espace plus sauvage et forestier, mais comestible³⁴ malgré tout, a un but et une fonction bien particulière, et que chaque petit détail est pensé et réfléchi. Mais, à ce moment là, c'est cet apparent désordre qui m'avait saisi, et, surtout, qui m'avait plu ! Ça me rappelait le petit bois derrière chez mes grands-parents paternels, qui habitent en Bretagne. (Mes grands-parents maternels, eux, étaient versaillais depuis toujours, et habitaient un logement social depuis lequel ils pouvaient apercevoir leur parcelle de jardin, qu'ils louaient à l'association des Jardins Familiaux de Versailles. J'aimais bien gratouiller la terre et jouer avec Arlette, leur voisine de parcelle, lorsque j'allais chez eux, le week-end, mais je n'avais, à cet âge là en tous cas, aucune patience pour jardiner en bonne et due forme.) Mes yeux se posèrent sur le panneau explicatif : *Dans le contexte du dérèglement climatique, les villes*³⁵

Des bruissements à mes pieds interrompirent ma lecture. Sortant des hautes herbes, Gérard était accompagné d'un hérisson équipé d'un petit béret à sa taille et d'une loupe – une loupe de botaniste, conservée dans un petit étui de cuir, harnaché sur le dos du hérisson.

« Léon, j'imagine ?

– Lui-même, patron ! Il paraît que tu as perdu ton ballon ?

– Oui !

– Mmh... »

Il étouffa un bâillement, avant de s'excuser :

« Désolé, patron ! Je travaille plutôt la nuit d'habitude... Mais Minette nous parle beaucoup de toi, et les amis de mes amis sont mes amis ! C'est comme ça qu'on fonctionne ici, à la Ferme. Je vais t'aider ! »

Il dégaina sa loupe.

³⁴ J'emprunte et remanie là la notion de « paysage comestible », qui nous avait été exposée lors de la présentation et qu'on retrouve dans le circuit découverte, notamment dans le panneau n°1 (« Un paysage comestible dans un agroécosystème diversifié »), à la date du 12/04/2024.

³⁵ « Dans le contexte du dérèglement climatique, les villes » : extrait du panneau n°7 (« L'agriculture urbaine, un outils de résilience de la ville ») du circuit découverte, à la date du 12/04/2024

« Suivez-moi ! »

Et nous suivîmes Léon, qui furetait à droite et à gauche, sa loupe collée à l'œil, marmonnant des « R.A.S » très sérieux, de temps à autre. Soudain il s'arrêta, laissant tomber sa loupe.

« Une limace ! »

Et il s'élança.

« Vaudrait mieux fermer les yeux, gamin, ça va pas être joli ! » me souffla Gérard.

J'obéis immédiatement. Des bruits de feuilles tournées et retournées me parvinrent, puis un couinement et, enfin, un bruit...gluant.

« C'est bon, tu peux regarder ! » me rassura Minette.

Je rouvris les yeux. Léon se débarbouillait à coup de langue et de pattes.

« Désolé, patron, mais, même de jour, si je vois un de ces nuisibles, il faut que j'intervienne. C'est dans mon contrat, tu comprends, et puis, je ne dis jamais non à un bon petit encas... Allez, continuons ! »

Bientôt, nous nous arrêtâmes au numéro 11, où Léon fit une petite pause.

« J'ai l'estomac un peu lourd... Il ne faut pas faire de sport après manger, tu sais ça, patron ? »

J'allais répondre que je pensais que ce n'était que avant d'aller à la piscine qu'il ne fallait pas manger, mais une voix m'interrompit :

« Léon ? C'est toi ? »

– Gilbert ! Tu tombes bien ! Viens par ici, j'ai quelques questions à te poser ! »

Du sol sortit... un vers de terre.

« Gilbert, le petit patron a perdu son ballon. Tu ne l'aurais pas senti atterrir, par hasard ? Il faut savoir, patron, que rien ne se passe, sous terre ou à sa surface, que Gilbert ne sache pas ! »

– Non, désolé, Léon, je n'ai rien senti du tout ! Mais je vais demander à Gypsy, et Galate ! »

Sur ces mots, Gilbert disparut sous terre.

« Tu... Tu manges les limaces mais pas Gilbert ? » demandais-je, intrigué (et un peu dégoûté aussi, parce que, franchement, toutes ces bestioles gluantes sont un peu *beurk* quand même...)

Léon me retourna un regard scandalisé :

« Moi, manger Gilbert ? Mais ça va pas la tête, patron ? Sans Gilbert et tous ses copains, nous n'aurions pas... tout ça ! Comme le patron dit – pas toi, patron, mais le grand patron de la Ferme – pas de bon légumes, sans un bon sol !³⁶ Et les vers de terre comme Gilbert, les araignées comme Gypsy, les mille-pattes comme Galate, et tous les autres, participent à ce qu'on ait un

³⁶ « Pas de bons légumes sans un bon sol ! », titre du panneau n°11 du circuit découverte, à la date du 12/04/2024.

bon sol ! Ils permettent une bonne aération, un bon malaxage, et une bonne fragmentation du sol, ainsi qu'une bonne dégradation de la matière organique³⁷ ! Ils ne sont pas les seuls – il y a aussi tout un tas d'êtres encore plus petits que nous et de champignons qui aident, même s'ils ne sont pas très causants – mais sans eux, la Ferme ne serait pas la Ferme, et ne produirait pas d'aussi bons fruits et légumes ! Le- »

Mais, de nouveau, la terre bougea, nous interrompant.

« Désolé, Léon, mais personne n'a rien vu, ni entendu, ni senti.

– Mmh... Etrange ça... Très étrange... Oh, je sais ! Peut-être que le ballon est tombé dans la mare ! Allons voir Lue ! Suivez-moi ! Tu viens aussi, Gilbert ?

– Pourquoi pas ! »

Et, de nouveau, on se rangea derrière Léon et nous le suivîmes jusqu'à la grande mare.

« Hé, l'humain ! »

Je baissai les yeux vers Gilbert.

« Tu savais que, quand il pleut chez toi, l'eau, elle vient jusqu'ici ? Tout est connecté ! Ça se voit un peu du dehors, mais tu devrais voir depuis sous terre, toutes ces connections, toute cette architecture souterraine c'est... magnifique ! Majestueux ! Ingénieux ! Génial !

– Je crois que le gamin a compris, Gilbert... » marmonna Gérard

– Franchement, vous, les *extra-humus*, vous ratez vraiment quelque chose... Et les humains les premiers ! Ils devraient vraiment remettre les mains dans la terre, un peu ! Ça leur réapprendrait l'humilité aussi... Heureusement, c'est ce qu'on fait – et ce que les humains font – ici, à la Ferme ! »

Du bruit me détourna de la conversation. Dans la mare, avançant vers nous, se trouvait une tortue.

« Lue, un intru de type sphérique et plastique n'aurait pas atterri dans ta mare, par hasard ?

– Nope !

– Et dans le ruisseau plus haut ou dans les petites mares ?

– Chuis restée ici toute la matinée, mais, attends deux secs, je vais demander à la poiscaille !

– Et à Hugo le crapaud, Bernard le canard, et tous leurs congénères !

– Bah oui ! Ils font partie de la poiscaille, pour moi !

– Ils n'aiment pas que tu leur dises ça...

– C'est bien pour ça que je continue à le leur dire ! »

³⁷ Extrait librement remanié du panneau n°11. Citation originale : « ces organismes assurent l'aération du sol, le malaxage, la fragmentation et la dégradation de la matière organique »

Sur ces mots, Lue la tortue plongea de nouveau, avant de réémerger quelques minutes plus tard.

« Tous les plans et cours d'eau sont nickel chrome ! Pas d'intrus ! Tout est clean ! »

Les piquants de Léon s'agitèrent.

« Je suis désolé, patron, mais je suis à court d'idée là... Je ne vois pas où ton ballon pourrait être... »

Le silence tomba – enfin, pas le silence exactement, rien n'était jamais silencieux à la Ferme, car la Nature ne se taisait jamais – mais quelque chose qui ressemblait au silence.

« Hé, l'humain ! Tu savais qu'un des objectifs de la Ferme c'est d'être totalement autonome en eau ?

– Euh...

– Et tu savais que toute la végétation et l'eau, là, elles permettent de tempérer la hausse des températures et de ralentir le vent dans tout le quartier – y compris chez toi ? Oh, et, l'humain, tu savais que le grand patron, il aime beaucoup l'expression « je suis pas un lapin de trois semaines », et c'est marrant, parce que, aucun lapin ne travaille ici ! Enfin, pas encore en tous cas ! Et, tu savais que...

– Mais tu vas la mettre en veilleuse, Gilbert ? Sinon, je me débrouille pour que Léon te gobe, la nuit prochaine !

– Léon ne ferait jamais ça !

– Et qu'est-ce que tu crois qu'il est arrivé à Gulliver ? »

Choqué par les accusations du lézard, Gilbert disparut sous terre.

« Je... Je croyais... Enfin, Léon a dit que... » je demandai, peu sûr de moi, mais curieux malgré tout.

Gérard soupira :

« C'est compliqué, gamin ! La Nature, c'est... c'est pas comme le monde des humains ! On ne pense pas exactement comme vous. Tout est question d'équilibre et de symbiose, et non d'individu particulier ! C'est un mode de pensée que vous autres avez un peu oublié, et auquel il serait bon de revenir, en tout cas tant qu'on parle de culture et de nature ! Pour le reste- »

Une grosse libellule, soudain, vint tourner autour de nous.

« Waouh... Elle est magnifique ! »

Elle se posa sur mon épaule, et le souffle se bloqua dans ma gorge. Je n'osais plus bouger. Ça me semblait être un tel honneur !

« T'es chou, toi ! Je m'appelle Zurzule.

– C'est... atypique, mais très joli !

– Tu trouves vraiment ? Certains ici trouvent ce nom ridicule.

– Moi, je l’aime bien !

– T’es trognon ! Qu’est-ce que tu fais là ?

– Je cherche mon ballon !

– Un ballon ? Je n’ai pas vu, mais... Attends p’tit cœur, je vais demander aux collègues ! »

Et bientôt, une nuée d’insectes en tous genres – mais dirigés par une troupe d’abeilles, bien habituées aux formations ordonnées – se regroupa et survola plusieurs fois le terrain.

« Mais bien sûr ! Pourquoi je n’ai pas pensé à appeler les OVNIIs ? C’est élémentaire pourtant, lança Léon.

– Parce que d’habitude, on les mange au petit-déj’, les OVNIIs... », répondit Gérard.

Minette souffla de nouveau. Le lézard leva les yeux au ciel, mais n’ajouta rien. Quelques minutes plus tard, un petit détachement d’abeilles vint virevolter devant moi.

« Ouvrière Maya au rapport, capitaine ! Nous sommes au regret de vous annoncer que nous n’avons trouvé aucun signe de l’objet recherché ! Paulette et les poulettes non plus n’ont rien trouvé dans leur enclos ! En compensation de cet échec, nous vous offrons un peu de notre miel ! »

Et voilà que je me retrouvai une feuille de framboisier recouverte de miel en main. Les abeilles me regardaient, anxieuses de savoir si j’appréciais leur offrande. Je m’empressai donc de goûter.

« Waouh ! C’est... C’est le meilleur miel du monde ! C’est... Waouh ! »

(Peut-être que, pour ne pas vexer les abeilles, j’exagérais un peu ma réaction. Mais, franchement, même des années plus tard, le miel de la Ferme est toujours le meilleur miel auquel j’ai eu l’opportunité de goûter !)

Un croassement soudain nous interrompit. Un corbeau vint se poser sur la balustrade qui surplombait la mare.

« C’est quoi ce raffut, Lue ?

– On cherche le ballon du ch’tiot !

– Un...ballon ?

– Un truc rond, plein d’air, en plastique, et qui rebondit quand tu tapes dedans.

– Je sais ce que c’est qu’un ballon, merci Gérard... Par hasard... Est-ce qu’il était vert, ce ballon ? »

Je m’empressai de hocher la tête.

« Ah. »

Le corbeau avait l'air penaud, et, bientôt, tous les animaux de la Ferme laissèrent échapper des « Angelo... » dépités. A croire que ce n'était pas la première fois que quelque chose comme ça arrivait !

« C'est mon boulot de faire en sorte que rien de polluant ne rentre dans la Ferme ! Et, désolé de vous l'apprendre, mais un ballon en plastoc rentre dans cette catégorie ! Désolé petit, mais ton ballon, il est crevé et dans une poubelle à presque deux kilomètres d'ici... »

Je sentis les larmes monter. (Je sais, je sais, pas très mature de ma part, mais j'avais dix ans et la journée avait été riche en émotions...) Minette, véritable chevalière en armure, souffla sur Angelo avant de venir se blottir contre moi en ronronnant.

« Oh commence pas toi, espèce de vendue aux humains, là. Pire que les pigeons, ces chats... Mais ! J'ai peut-être une idée sur comment arranger les choses. Je vous retrouve au quartier général, avant que le petit chope une insolation. »

Dépité, je suivis malgré tout la petite troupe jusqu'à la « cabane multifonctionnelle et écologique »³⁸ au numéro 16, dans l'allée principale.

« Il y a des toilettes, là, si tu veux, patron ! Et des sèches, en plus ! » m'informa Léon.

« Hé, l'humain ! »

Gilbert était revenu.

« Je sais que ce n'est pas ce que tu veux entendre, mais... Tu savais qu'ici, avec la diversification et l'association des cultures, nous arrivons à produire la même valeur sur dix fois moins de surface qu'une agriculture mécanisée ?³⁹ »

Je hochai la tête sans beaucoup de conviction – alors que, avec le recul, c'est sacrément impressionnant, comme rendement !

Léon m'apporta une tomate, bien rouge et juteuse, pour me consoler, Zurzule une poignée de framboises – pollinisées par ses soins et ceux de Maya et des autres abeilles, qui, elles, m'apportèrent encore un peu de miel – alors que Lue m'obligea à boire un peu d'eau. Gilbert m'apporta une botte de radis, et Sylvie la pie un bouquet de persil. Tout cela me rendit un peu le sourire. (Des années plus tard, les fruits et légumes de la Ferme – car ils les vendent aussi – sont toujours les meilleurs que j'ai mangé dans ma vie, suivis de près mais jamais rattrapés par les produits du petit magasin bio qui s'est installé quelques rues plus bas.)

Puis, Angelo revint et annonça fièrement :

³⁸ Titre du panneau n°16 du circuit découverte, à la date du 12/04/2024

³⁹ Extrait librement remanié du panneau n°9, à la date du 12/04/2024. Citation originale : « Cette densification des cultures permet de produire la même valeur sur 10 fois moins de surface qu'une agriculture mécanique encore fortement dépendante du pétrole. »

« Je pense avoir réuni tout ce dont on a besoin, mais je vais avoir besoin de vous pour la confection ! Venez, j'ai tout déposé chez Paulette et les poulettes ! »

Notre petite troupe se mit en marche jusqu'à l'enclos des poules, situé tout à l'est de la Ferme. Au milieu de l'enclos, on trouvait tout un bric-à-brac – entièrement naturel et issu de la Ferme.

« On va lui en refaire un, de ballon, les amis ! » lança Angelo.

Une fois arrivé, tout le monde se mit au travail. Les poules se révélèrent être très douées pour la découpe, tandis que Gypsy et toutes les araignées de la Ferme joignirent leurs forces et leurs talents de tisseuse pour coudre les pièces végétales entre elles. Le miel des abeilles, mélangé à de la sève, permettait d'obtenir une colle qui renforçait et rendait un peu élastique les différents matériaux. Les battements d'ailes de Suzon et tous les papillons faisaient sécher cet étrange enduit à une vitesse record, alors que Mélodie et toutes les fourmis tenaient l'ensemble de la structure – pourtant bien plus lourde qu'elles. Je n'eus qu'à souffler dedans pour le gonfler, et voilà, j'avais un ballon tout neuf ! Il était un peu différent de l'ancien, bien sûr, mais pas assez pour que quiconque – et surtout pas les parents – ne remarque vraiment la différence. (Et puis, mine de rien, il a vécu ce ballon, sans jamais s'abîmer, et il profite désormais d'une retraite bien méritée dans l'étagère à souvenir. Mes parents ne comprennent pas pourquoi mon frère et moi tenons si fort à un vulgaire ballon, mais ils acceptent sans broncher cette petite bizarrerie.)

« Merci ! Merci beaucoup ! Je ne sais pas quoi dire d'autre ! C'est... Merci !

– Il n'y a pas de quoi, petit ! C'est notre boulot, c'est ce qu'on fait tous les jours ! Certes, la réalisation d'aujourd'hui est assez atypique, mais, dans le fond, ce n'est pas si différent de ce qu'on a fait hier et de ce qu'on fera demain ! Observation, coopération, efficacité ! Passion, action ! Energie, synergie ! Et le résultat : un ballon tout neuf ! Si tu traites la nature comme une égale, elle te le rendra ! »

A l'époque, je ne compris pas tout, mais, plus tard, je réaliserais que j'avais reçu, là, ma première – et peut-être plus importante – leçon de « permaculture ». C'est tout pour moi, il faut que je finisse de préparer mes affaires. Je pars en stage au Bec-Hellouin, chez Perrine et Charles Hervé-Gruyer, qui ont, entre autres, inspirés la présente Ferme Nature et Découvertes. Quand je serais diplômé, je viendrai postuler à la Ferme pour y travailler, mais, en attendant, si vous passez par là, faites une petite gratouille à Minette. Malgré son âge avancé, elle se promène encore beaucoup ! Et si vous croisez les descendants ou les collègues de Léon, Gérard, Gilbert, Lue, Angelo, Gypsy, ou Maya, saluez-les pour moi !

